

Xavier Péron

LES NEUF LEÇONS DU
GUERRIER
MAASAÏ

SUIVI DE
Les clés de la spiritualité maasaï

L'auteur a bénéficié,
pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du Livre.



JouVence
poche

SOMMAIRE

Prologue:	
Au village des sisals sauvages.....	7

LIVRE I

En quête de mon chemin	19
-------------------------------------	-----------

La rencontre.....	21
-------------------	----

Leçon 1 : <i>Encipaiï</i> , avoir la force d'être heureux	21
--	----

Sur une île en Bretagne.....	43
------------------------------	----

Leçon 2: <i>Osina Kishon</i> , avoir le courage d'accepter les difficultés.....	43
--	----

Première récolte.....	82
-----------------------	----

Leçon 3: <i>Anoto</i> , devant l'évidence, dire OUI à la réussite	82
--	----

LIVRE II

L'apprentissage de la vie	123
--	------------

Sur l'île de La Réunion.....	125
------------------------------	-----

Leçon 4: <i>Tena Kata</i> , faire l'expérience de ce qui est.....	125
--	-----

De nouveau la solitude.....	175
-----------------------------	-----

Leçon 5: L'attitude <i>Mme Neijia</i> , apprendre à dire NON.....	175
--	-----

Au Kosovo	203
Leçon 6: Vaincre ses peurs en recherchant le Bon Ordre (<i>aingoru enkitoo</i>)	203
LIVRE III	
Trouver le bonheur sans le chercher	267
Au pays de mon enfance.....	269
Leçon 7: Le principe de l' <i>Eunoto</i> (la Plantation), s'enraciner à la Terre	269
Par amour pour ma fille	280
Leçon 8: <i>Enyorrata</i> , s'éveiller à la force de l'amour.....	280
Le don de l'Esprit du thé.....	291
Leçon 9: Suivre son intuition et remercier <i>Enk'Aï</i>	291
Épilogue :	
Dans l'avion de retour vers Paris.....	312
Annexes.....	316
Les clés de la spiritualité maasaï.....	316
L'énergie secrète des proverbes	327
Du même auteur	334

*Pour Alexandra, Gabrielle, Clothilde,
Agathe et Simon.*

« Le bonheur, ce n'est pas de rendre heureux l'Autre,
c'est de se rendre heureux soi-même
et d'offrir ce bonheur à l'Autre. »
Anonyme

Les Maasäi sont détenteurs d'une tradition orale
jalousement conservée, remontant probablement
à l'Ancienne Égypte d'Akhénaton,
et connaissent la vertu équilibrante et thérapeutique de
certains mots et de certaines combinaisons de mots.
Ainsi chers lecteurs, vous pourrez bénir tout haut
par ces phrases-là vos difficultés qui,
en les offrant au pouvoir curatif de la vie,
vous permettront de vous relier vous aussi
à l'éthique humaine universelle...

*« Ejo tungani shaat ena naa torrono ena,
kake meeta enayiolo te pokira. »*

« L'homme dit : ceci est bon, cela est mauvais,
mais il ignore tout du sens de la paire! »

Sagesse maasäi

PROLOGUE : AU VILLAGE DES SISALS SAUVAGES

Indupa (pays maasäi, Kenya)
22 février 2010

Le temps céda sous un ciel de tourmente, la pluie cingla, libérant de tièdes odeurs de terre humide qui m'enivrèrent d'un bonheur total, incompréhensible. Il en était toujours ainsi lorsque je me retrouvais sous le parasol dansant de l'acacia, avec Kenny, sur une butte dominant son village et toutes les plaines alentour.

Trempés sous les hallebardes, nous nous collâmes l'un à l'autre pour éviter d'avoir froid et nous nous laissâmes envahir par des bouffées de foi en la nature. Il nous fallait communier de nouveau à cette sensation prégnante d'appartenance à l'univers. C'était un rituel acquis depuis notre première rencontre et auquel nous ne dérogeons jamais. La seule différence cette fois, et elle était de taille, c'était ce ciel de tempête qui jetait son acier sur des pâturages à l'aspect dru et de couleur bien verte. Une terre pourtant habituée aux teintes sèches et brûlées de certaines poteries.

Je flottais dans ce paysage d'étain embué, comme lorsque j'étais gamin et que j'ignorais tout de lui,

l'homme de mon rêve. Ce rêve qui m'était revenu jusqu'à l'adolescence... *Suis-moi, personne ne te fera de mal!* me susurrail-il de sa voix caressante en me serrant dans ses bras. L'instant d'après, il se transformait en un grand rapace immobile très haut dans le ciel... *Imite-moi, vole de tes propres ailes!* Sans craindre quoi que ce soit, je le rejoignais et, main dans la main, nous descendions en spirale jusqu'à nous poser sur une plage de sable fin. Là, je me glissais, esprit et corps confondus, dans une ronde d'enfants autour d'une énorme sphère lumineuse. Puis nous repartions à tire-d'aile, planant au-dessus des cônes brillants de volcans qui dominaient des vallons majestueux, pour décrocher à proximité de cet acacia au tronc jaune pâle. Chez lui, chez les Maasaï, même si je ne le savais pas encore à l'époque.

C'est drôle, pensai-je, c'est en avion et non plus en volant avec mes propres ailes que je reviens désormais chez lui. La veille, j'avais pris le TGV à Quimper, en Bretagne, sous des voiles de bruine et une grisaille humide, puis un gros jet rouge de la compagnie Kenya Airways à destination de l'aéroport Jomo Kenyatta à Nairobi où il m'attendait, ou plutôt: où il nous attendait.

Je n'étais pas venu seul. À cinquante-quatre ans, je venais de rencontrer « LA » femme. Je ne l'attendais plus et pourtant! Je l'avais reconnue au premier regard. *Mon cœur bat pour elle.* Si bien que j'avais décidé de venir aussitôt lui présenter Alexandra en chair et en os. Comme un gosse qui ne pouvait pas attendre.

La pluie s'arrêta aussi vite qu'elle avait commencé. La chape au-dessus de nos têtes qui défilait à toute vitesse fut remplacée par un ciel mouillé avec des nuages escarpés et des trouées sépias dans un bleu délavé. Changement de décor mais rituel immuable. Kenny se

leva, écarta son drapé rouge et ramena devant lui un sac en peau qu'il portait en bandoulière. Il en sortit une petite calebasse incrustée de perles en pâte de verre, un cylindre de couleur ivoire fermé à ses deux bouts par du cuir foncé, un pot en terre rempli de sucre brun, deux tasses en porcelaine de Limoges que ma mère lui avait jadis offertes, ainsi que deux morceaux de bois clair.

À peine eut-il fini qu'un déluge d'insectes volants de la taille de libellules s'abattit en rangs serrés sur nous. Avant de faire écran avec mes mains pour me protéger le visage, je les identifiai comme des termites, qui profitent de la pluie et de leurs ailes temporaires pour s'en aller bâtir ailleurs de nouvelles termitières.

« *Pakiteng!* (« Ma vache! »), tu les as reconnus, ces insectes de pluie, n'est-ce pas? Ils raffolent comme moi de ces terres où l'on trouve les sisals sauvages », me lança-t-il avec humour en imitant leur vol éphémère. Kenny m'avait toujours parlé du pouvoir apaisant et reliant de cette plante. Ce n'était pas un hasard s'il avait élu domicile là où il y en avait le plus.

Mon champ de vision, habité par le vert tendre des pâturages, se colora soudain de rouge carmin. Je distinguai à travers branches quatre jeunes filles à la file, la cape au vent, qui grimpaient vers nous depuis le village en contrebas.

Demeurées hiératiques malgré le poids de ce qu'elles portaient à bout de bras, entre autres du bois sec, un tabouret et un fait-tout, elles me firent penser aux Rois mages venus adorer Jésus à Bethléem. Impression renforcée lorsque, à peine arrivées à notre hauteur, elles baissèrent en silence leurs crânes rasés dans le but respectueux de recevoir notre bénédiction. À la suite de Kenny, je me levai et imposai ma main droite qui ricocha de sphère en sphère. C'étaient ses nièces venues

nous apporter les pièces manquantes à la préparation du thé. Je pressentis que la cérémonie qui allait s'ensuivre serait le prélude à la plénitude de ma nouvelle vie.

Mon frère maasaï que j'avais fini par appeler *ma vache!*, comme il avait lui-même coutume de me nommer, s'agenouilla pour faire pivoter entre ses mains un cylindre sur un support en bois posé à même le sol. Son mouvement était bref et rapide, maintes fois répété. À l'apparition des premières volutes de fumée, il y introduisit quelques brindilles et se pencha jusqu'à ce que sa bouche les effleurât pour attiser le feu naissant. Bientôt une flamme en jaillit. J'avais toujours adoré leur façon si élégante de faire le feu. Peut-être était-ce en lien avec le fait que chez eux, la flamme qui émanait de la friction des deux bâtons symbolisait la naissance. Je m'approchai de l'âtre improvisé autour de trois grosses pierres sculptées, dans lequel Kenny déposa ce miracle de la vie. Les flammes accélérèrent leur danse au-dessus d'un lacin de branches d'olivier sauvage et de bûches de commiphora. Il se dégageait une bonne odeur de résine chaude et je fus traversé par un grand bien-être, submergé par une sensation de liberté, puissante et parfumée.

J'observai avec un mélange de nostalgie et d'incrédulité la silhouette de mon ami, aux muscles fins et longs. Il ne changeait pas. Il ne vieillirait donc jamais! Comme si le temps n'avait pas prise sur lui. Sa belle présence, véritable livre ouvert de ce à quoi j'aspirais, me fit prendre conscience que je n'étais encore qu'un Occidental déguisé. Sa toge rouge glissa, laissant voir le tee-shirt de la couleur du ciel qu'il portait dessous. En plein milieu figurait une inscription en anglais qui ne manqua pas de me laisser perplexe: « *Unifies 9* » (« *Le 9 unifie* »).

« Le temps est venu pour toi de réaliser qui tu es! me fit-il pour unique commentaire alors que je m'apprêtais

à l'interroger sur la signification profonde de ces deux mots.

– Qui je suis? Mais je le sais depuis longtemps, lui rétorquai-je, comme piqué au vif. Et puis quel rapport avec ce maillot que tu portes aujourd'hui?

– Tu as réuni toutes les qualités nécessaires pour avoir le sens de la mesure, il est maintenant temps d'agir avec simplicité », continua-t-il très sereinement.

Je me calmai, fier d'avoir appris à ne plus m'emporter. Certes, j'étais encore réactif, mais j'en avais tellement été affecté que je savais désormais me ressaisir à temps dès que je sentais la moutarde me monter au nez.

À vingt mètres, un vol blanc d'aigrettes étincelantes planait au-dessus des herbages. Kenny prit le fait-tout pour le placer sur la grille posée en équilibre sur les trois pierres. Il y versa tout le lait contenu dans laalebasse, puis attendit.

Ses moindres gestes étaient empreints de sacré. Comme à présent sa façon bien à lui de décapuchonner le tube beige et d'en extraire les feuilles de thé avant d'en parsemer le liquide frémissant.

« Le but dans la vie n'est pas d'avoir raison à tout prix au détriment des autres, mais d'être en paix avec soi-même », enchaîna-t-il de manière tout aussi détachée en saupoudrant la marmite de sucre roux.

Je respirai à fond et me sentis plein de vie et d'énergie. Ses phrases profondes me surprenaient de moins en moins. J'avais l'espoir que c'était parce que je les avais assimilées et qu'en conséquence il me serait désormais impossible d'avoir des pratiques différentes de ce que je dirais.

Kenny s'affaira sur le feu, intégrant le sucre en le mélangeant peu à peu au liquide doré à l'aide d'une cuillère en bois. Je revoyais ma mère en Bretagne, vingt ans

en arrière, préparant le thé pour lui avec la même douceur enveloppante tout en lui révélant ce que représentait selon elle le cérémonial d'un thé sain et simple : un espace de paix n'ayant aucun rapport avec la richesse, la façon de penser ou de vivre de ce monde... De ce moment d'éternité, il nous restait le souvenir bien sûr, intense et brûlant, mais aussi ces deux tasses de la meilleure facture posées sur un bout d'étoffe rouge recouvrant le tabouret. Je trouvais incroyable qu'elles eussent traversé l'espace et le temps sans avoir subi le moindre outrage. Elles n'étaient même pas ébréchées, ce qui avait dû supposer de la part de mon frère des soins tout particuliers. Une vraie gageure si j'en jugeais par la finesse de leur émail, guère plus épais que du papier à cigarette.

Adossé au tronc de l'acacia, je goûtais chaque détail de notre communion. Après avoir remonté son drapé pour le remettre en toge d'un mouvement agile, « ma vache » revint prendre place à mes côtés.

Kenny avait soulevé le tabouret pour le déposer entre nous deux. Il me fixa d'un regard lumineux qui en disait long sur l'amplitude de sa sérénité. « Avant que nous savourions ce nectar, je voudrais remercier *Enk'Ai*¹... et je te demanderai d'acquiescer à mes paroles en les ponctuant d'un *Nai!* (« Oui! ») plein de douceur à l'adresse de notre Déesse-du-Ciel universelle et de notre Terre-Mère à tous », me pria-t-il en me tapotant les mains.

Je fermai les yeux pour faire le vide en moi et dire « Oui à la Vie ». Le timbre de sa voix était vibrant et magnétique : « *Enk'Ai*, je te remercie pour tous les bienfaits que tu nous procures chaque jour. Que cette cérémonie du thé en soit une. Qu'elle soit fructueuse.

1. Le Grand Tout, l'Être suprême : la Déesse, le Féminin sacré.

Qu'elle nous emplisse de joie et qu'elle nous parfume. Puisses-tu continuer de nous faire vivre comme la montagne vit, dans l'attente d'objectifs dignes d'être attendus. Je t'implore *Enk'Ai*, puisses-tu nous laisser ton plaisir et repartir où le plaisir est. Donne-nous la prospérité par surprise. Puissent mes remerciements inciter mon frère jumeau venu d'Occident à accepter le neuvième grand principe de la Vie. Que ces paroles scellent l'amour entre tous les hommes. Merci, merci, merci! »

L'air était frais et transparent. Des images anciennes affluaient à ma mémoire alors que les *kii wiit wiit* de vanneaux couronnés se faisaient entendre dans le lointain. J'étais impatient d'écouter la suite car j'avais l'intuition, comme toujours à l'occasion d'une cérémonie du thé orchestrée par mon frère – qui était la seule personne à ma connaissance à avoir jamais connu la véritable liberté, de celles qui ne s'achetaient pas –, qu'il avait une chose importante à me dire, un secret peut-être. Et pourtant, que lui restait-il de si capital à dévoiler qu'il ne m'eût déjà dit? Il me tendit une tasse fumante en hoquetant de rire, puis prit la sienne. Nous savourâmes par d'infimes gorgées un thé excellent, comme je l'aimais, au goût légèrement fumé et caramélisé. Oublieux du temps qui s'écoulait, nos paroles firent une pause, et ce furent nos cœurs qui prirent le relais. Kenny me serra fort dans ses bras jusqu'à ce que l'amour coulât à flot et emportât toutes mes pensées. Rien n'avait changé, même pas le grésillement du feu qui me rappelait le murmure du vent.

Nous restâmes sans voix pendant une éternité après avoir étanché notre soif de retrouvailles jusqu'à la dernière goutte. Puis je basculai dans un rêve fantastique. Tout dériva autour de moi. Les paroles murmurées par Kenny étaient des incantations et chaque pore

de ma peau absorbait la force du soleil pour abîmer mes sens dans une sorte d'exaltation. Je ne contrôlais plus rien.

Comme au ralenti, je le vis saisir sa tasse par son anse minuscule, la porter à ses lèvres et, au moment de la reposer sur la soucoupe, la pencher vers moi pour... déclencher dans ma direction le « tir » de la dernière goutte. J'eus d'ailleurs tout le temps d'en détailler la forme, parfaitement sphérique et d'une couleur ambrée, avant qu'elle ne m'atteignît en plein cœur et n'explo-sât en se multipliant au point de me tremper jusqu'aux os ! C'était tout simplement prodigieux. Même si Kenny m'avait toujours habitué à vivre et à partager des choses plus qu'étranges. Des choses que nous autres « ration-nels » qualifierions de magiques, voire de surnatu-relles ou de miraculeuses. Mais ce n'était pas un rêve car je constatai que mon polo blanc ne l'était plus du tout. S'il avait eu le temps de sécher depuis l'averse de tout à l'heure, il était de nouveau à tordre, totalement détrempé. Il avait viré au marron clair, de la même teinte que le thé. L'image de sa tasse vide me revint en mémoire. C'était juste avant que Kenny ne provo-quât ce déluge. Alors, si tant est qu'il en restât au fond ne fût-ce qu'une, comment se pouvait-il qu'une toute petite goutte se fût à ce point transformée ?

J'avais quelque peu recouvert mes esprits. Mes yeux vagabondèrent par terre à mon entour tandis que s'am-plifiaient des sons liquides. À mon grand étonnement, j'étais maintenant encerclé par des flots de couleur sombre, me poussant à regarder en l'air : le ciel était uniformément bleu. Il eût pourtant fallu des trombes d'eau pour arriver à ce résultat. Je ne comprenais pas.

Le rire de *ma vache* coupa court à mes supputations, il avait déployé ses mains en direction de la voûte azurée.

Puis, le sentant branché sur le fond de ma conscience, il caressa longuement mes bras afin que la joie retînt mon attention.

« Nous disons ici que la chair qui n'est pas douloureuse ne ressent rien. Pour progresser harmonieusement dans la vie, tu as appris à accepter les difficultés, n'est-ce pas? me lança-t-il.

– Euh oui!... lui répondis-je, ne sachant pas trop où il voulait en venir.

– Par cette bénédiction en apparence excessive, j'ai voulu te rappeler que ce qui semble en conflit n'est en fait que les deux aspects d'une même réalité. »

Je le regardai droit dans les yeux et, au moment où je commençai à comprendre, peut-être, il acheva de m'éclairer de sa voix posée et de son air calme, exprimant une détermination hors du commun qui faisait toute mon admiration: « C'est cela ta neuvième leçon, tu devras accepter le cadeau que le Ciel t'a fait, en appliquant au travers de l'amour, au travers de la femme qui te chérit, la leçon des deux aspects complémentaires de la Vie. »

Le ciel était maintenant strié de rose et d'or. Au-dessus de nos têtes, des tisserins gendarmes s'en donnaient à cœur joie, tout à la construction de leurs nids en suspension. Une légère brise me caressait la peau. Je me sentais bien, très bien même, dans ma tête et dans mon corps. D'un coup, je venais de comprendre que s'il m'avait fallu tant de temps, tant d'obstacles à franchir, tant de difficultés à accepter, cela avait été dans le seul but de m'amener à ressentir une grande joie... à l'idée de construire à mon tour mon nid d'amour.

Kenny, heureux comme jamais et l'air malicieux, m'aida à me relever puis nous redescendîmes main dans la main à son village des sisals sauvages.

En route, alors que ses neuf chiens nous précédaient pour « nettoyer » la présence d'éventuels prédateurs en ce lieu perdu et sauvage, il me serra une dernière fois les épaules d'un geste d'affection et me tendit une petite gourde pleine d'un mélange d'hydromel, de racines de sisal et d'aloë vera.

« Bois-en, ça te fera du bien, c'est ce qu'il y a de mieux pour renforcer ton système immunitaire quand les émotions te submergent. »

Fort et amer, j'y trempai les lèvres. Il murmura quelque chose que je ne compris pas immédiatement. Je le fis répéter: « L'amour est l'ultime signification de tout ce qui nous entoure. Ce n'est pas un simple sentiment, c'est la vérité, la joie qui est à l'origine de toute création. »

Sur le chemin qui montait en pente douce, je distinguai de plus en plus nettement une créature à la démarche aérienne qui m'était familière. Mon « cadeau du ciel ». Même de loin, il émanait d'elle un indicible bonheur d'être. Mon cœur battit plus vite et je volai à sa rencontre pour me blottir dans ses bras. Elle me chuchota un *je t'aime* d'une profonde douceur.

Kenny se rapprocha et psalmodia ses vœux de bonheur les plus chers: « Demeurez aussi purs que la rosée du matin, soyez unis. Si l'herbe est sèche, n'ayez crainte car vous ne vous dessécherez jamais. Soyez comme la source qui ne tarit pas. Soyez pour toujours un vrai couple. »

Ma vache se pencha vers mon Amour pour lui tendre son bâton. Il lui expliqua, l'air espiègle: « On l'appelle *esiare narok*, mais aussi par le terme anglais *wait-a-bit* (« attends-un-peu ») parce qu'il a été sculpté dans le bois très dur d'un *owiti*, un acacia qui a la particularité d'avoir de longues épines recourbées. Xabio te le dira,

lui que l'on appelait parfois *waitabit* parce qu'il se laissait souvent prendre au piège de ces ralentisseurs naturels. Le bâton que je te donne aujourd'hui, comme j'en avais autrefois confié un à ton homme, te reliera à jamais au Ciel et bien sûr à nous autres Maasaï. C'est notre bâton de connexion. »

Je fermai les yeux, mon cœur se serra. J'aurais tant aimé remonter le temps et effacer tout ce qui fut triste, seulement la joie et mon bonheur enfin trouvés ne disparaîtraient-ils pas aussi? De façon incroyable, les années depuis ma rencontre avec mon « maître » maasaï se mirent à défiler à toute vitesse, comme une horloge dont les aiguilles auraient tourné à l'envers. Ce que j'avais appris de la vie s'estompait. Je retrouvais mon innocence.

Livre I

En quête
de mon chemin

LA RENCONTRE

Leçon 1

Encipaï, avoir la force d'être heureux

« *Emodaï naituruku, pee esuju engeno!* »

« La folie d'abord, la sagesse ensuite! »

Sagesse maasaï

Forêt-de-l'Enfant-Perdu, pays maasaï, Kenya

18 mars 1983

Je marchais d'un bon pas. Le ciel était d'une clarté et d'une limpidité si exceptionnelles que les étoiles y scintillaient comme dans un écrin de velours. Rien n'y manquait, pas même la pleine lune, grosse sphère blanche posée sur l'horizon. Heureusement, pensai-je, car elle avait transformé l'encre épaisse et noire d'une nuit sans lune en une simple pénombre. Je n'avançais pas moins à longues enjambées, ne souhaitant pas m'éterniser sans réelle visibilité. Dès que je réfléchissais à toute la vie sauvage qui m'entourait, mes jambes se mettaient à flageoler.

Depuis quatre bonnes heures, je tentais de garder mon calme en progressant sur un vague chemin, entre des éboulis. J'étais parti d'un village situé cinq cents

mètres plus bas, au moment où il plongeait dans l'ombre avec les derniers reflets du crépuscule. C'était une montée abrupte, avec en toile de fond l'écran impénétrable d'une forêt primaire. Je pouvais me croire dans une nature encore vierge aux premiers temps de la Création. De façon incompréhensible, j'avais pourtant confiance et je ne paniquais pas, même si j'imaginais les fauves tapis, prêts à bondir sur moi à la moindre occasion. Reserrant mon champ de vision à sa plus simple expression, je me laissais guider par un lourd bâton de marche. Il m'avait été donné le mois précédent par un homme d'apparence facétieuse qui m'avait rassuré de sa voix douce: « Cet *esiare narok* te protégera, ne t'en sépare jamais! » Cela faisait déjà un an que je flottais dans une passionnante fiction au cœur des grands espaces, vibrant d'un vrai et pur sentiment de liberté. Un an que je concrétisais mon rêve de vivre chez les Maasaï, jusqu'à cette rencontre improbable avec cet être sans âge. Un grand sage que j'avais sur-le-champ identifié comme l'homme de mon rêve d'enfant avec qui je m'en allais jadis planer sans effort dans le bleu du ciel. Un homme qui m'avait donné rendez-vous à minuit, en ce jour de pleine lune et en ce lieu quasiment inaccessible.

Le sentier contourna le dôme de la montagne puis changea brusquement de direction pour plonger vers la droite, zigzaguant entre des amas de rochers recouverts de broussailles. Une vive explosion provoquée par l'envol d'un gros francolin me donna des sueurs froides et m'incita à accélérer l'allure. Je me demandai comment moi, jeune homme sans histoire d'une petite ville de Bretagne, j'avais pu en arriver là, au bout du monde et à ce point d'acceptation des situations les plus invraisemblables. *Je dois les vivre, tout simplement*, me persuadai-je.

Kenny, c'était son nom, m'avait très sommairement indiqué le chemin. Malgré mon piètre sens de l'orientation, j'avais l'impression de voler sans crainte à sa rencontre, comme à la fois suspendu dans l'espace et relié à la terre. Il y avait certes assez de clair de lune pour me rendre confiant, mais surtout, j'étais encore tout empreint de ce qu'il m'avait révélé : « La nuit, tu retrouves la vue, tu te laisses guider par tes yeux intérieurs. C'est alors qu'*Enk'Ai* peut s'exprimer à travers toi selon son propre idéal. Laisse-toi faire et tu arriveras jusqu'à moi sans encombre ! »

Oui, de toute évidence, une force irrésistible me poussait en avant et m'empêchait d'actionner ma lampe torche. Le cri lointain d'un rapace de nuit tomba du ciel. Pour les Maasäi, c'était ici que les étoiles étaient les plus denses et le paradis le plus proche. J'aurais tant aimé m'allonger au sol en silence et contempler les cieux. Mais je continuai, très impatient de revoir l'homme de mon rêve. Peut-être m'attendait-il déjà ?

Je suivis un chemin de terre creusé de ravines qui montait la crête d'une corniche abrupte. Arrivé en haut, je devinai la silhouette d'un énorme roc rond d'un mètre cinquante de haut posé en équilibre précaire sur le rebord d'un talus, et m'y arrêtai un instant. J'étais soulagé, car il semblait correspondre à la description qu'il m'en avait faite. J'inspectai sa base en balayant le sol à la lumière de ma lampe. C'était bien cela, des racines formant comme une griffe l'enserraient entièrement tandis qu'un mince filet d'eau courait un mètre plus bas. J'éprouvai un frémissement d'excitation au moment d'avancer la tête au-dessus du rocher.

À quelque distance de là, je distinguai dans le clair-obscur les contours imposants d'un feuillu aux accotements ailés, telles des nageoires caudales. Le grand sage

m'avait parlé d'un gigantesque ficus, était-ce celui-là? Je me hâtai de redescendre tant bien que mal de mon bloc de pierre pour m'en approcher à tâtons. Un bruit étrange, comme un froissement de papier me mit sur le qui-vive. Sans même réfléchir, je regardai dans la direction où il avait été émis, et là, je repérai une forme, nettement visible au beau milieu d'une racine aérienne partant du tronc géant. Puis, j'entendis une voix impassible qui me disait: « Tu as réussi *ma tendre vache*... parce que tu as laissé *Enk'Ai* te guider. Viens t'asseoir à mes côtés! » Je ne me fis pas prier, allant m'asseoir près de l'énigmatique personnage, mes jambes pendues en travers de l'énorme racine qui semblait posée dans le vide.

Je me sentis envahi par une allégresse soudaine qui me surprit moi-même. Ce n'était pas uniquement la satisfaction d'être parvenu de nuit jusqu'ici dans un univers aussi spectaculaire que cette forêt sacrée qui habitait le toit du monde maasaï. J'avais surtout l'impression d'être rentré dans une nouvelle dimension. La masse de pensées contradictoires qui encombrait mon esprit venait d'être éliminée d'un seul coup. D'entre les plis de sa toge, Kenny sortit un thermos.

« Le thé rapproche les uns des autres et nous permet d'être mieux reliés avec la force créatrice », me dit-il sur le ton de la confiance.

Et je crus bon d'ajouter: « Oui, les Maasaï en ont fait un rituel d'apaisement destiné à prévenir les conflits. »

J'étais plus que détendu et le fait d'avoir prononcé le mot « conflit » me fit attraper un fou rire car cela faisait une année au moins qu'il avait été rayé de mon vocabulaire, faute de combattants, si je pouvais m'exprimer ainsi. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir tout tenté pour le débusquer. Officiellement au moins, j'étais venu chez les Maasaï à cette fin, dans le cadre de mon

étude de terrain en vue de l'obtention d'un doctorat en Science politique. Je m'étais vite rangé à l'évidence qu'ils passaient leur vie à rétablir l'équilibre changeant des circonstances, et que chez eux, le resserrement des liens primait sur tout le reste.

Kenny me tendit un quart bouillant. Je scrutai son visage et me mis à rire de plus belle car sa peau le rendait quasiment invisible dans l'obscurité. Et pourtant, sa présence me réchauffait, m'irradiait même.

« Comment te sens-tu? » me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

J'étais bien, très bien même, et le lui fis savoir. Mais j'attendais la suite. Il me caressa les mains comme pour me rassurer.

« Ce que je peux faire en tant qu'être humain, tu peux le faire aussi, tu ne crois pas? »

– Oui, sans doute! répondis-je, un peu perplexe.

– Je sais que tu es encore plus ou moins sceptique, mais j'ai confiance, tu resteras avec nous assez de temps pour nous voir réellement tels que nous sommes. »

Je réfléchis de façon désordonnée tandis qu'un chacal jappa à maintes reprises.

« Ne ressens-tu pas une grande chaleur t'envahir depuis que tu vis parmi nous? » continua-t-il sur le ton de l'évidence.

C'était bien cela en effet, comme si j'avais recouvré ma nature profonde à la minute même où j'avais pénétré leur territoire, un sentiment qui ne m'avait depuis jamais quitté.

Je lui demandai à mon tour: « Comment se fait-il que je me sente aussi bien en étant parmi vous? »

– Nous mettons en pratique les grandes lois de l'univers et nous laissons *Enk'Aï* se servir de nous pour répandre le bien », me répondit-il du tac au tac.